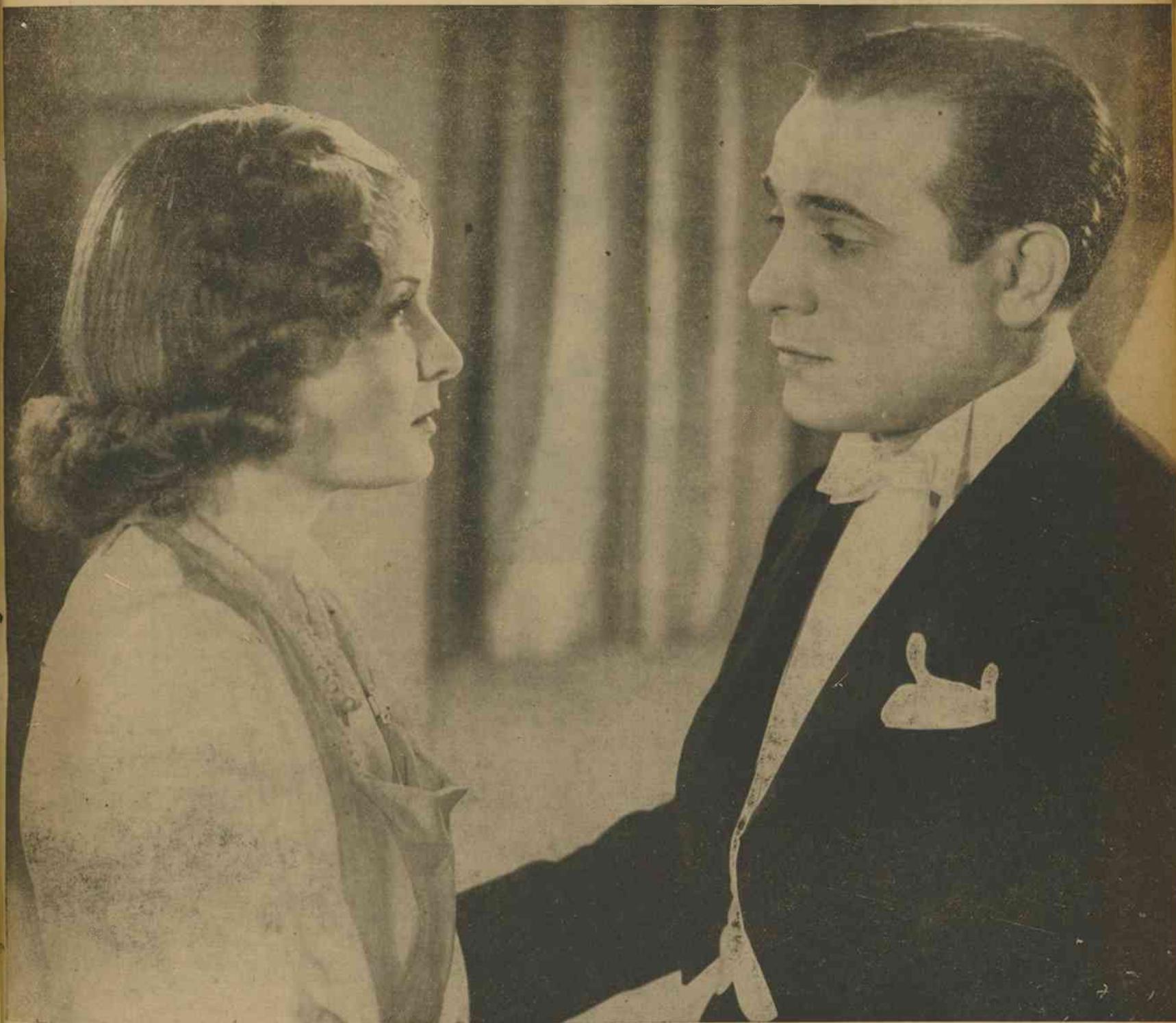


15<sup>me</sup> Année  
TOUS LES  
JEUDIS

# LA REVUE DE L'ÉCRAN

N° 476 B  
5 Mars 1942  
2 francs



On a vu bien des couples dont Tino Rossi formait un des éléments, l'un, Tino Rossi - Mireille Balin, est devenu réel... mais sur l'écran d'autres se succèdent. Dans FIÈVRES, on verra les lèvres de Tino Rossi s'approcher de celles de Jacqueline Delubac, de Ginette Leclerc et de celles de Madeleine Sologne. C'est une photo inédite de ce dernier couple que nous présentons aujourd'hui.

# SILHOUETTES. ROBERT BERRI

Dans *Hercule* et dans *Pièges*, Robert Berri avait fait des petits bouts de rôles; dans *Départ à zéro*, il vient de devenir un jeune premier sympathique, viril, sportif. La route que parcourt Robert Berri pour arriver au cinéma était assez variée, car elle a passé aussi bien par le Conservatoire que l'Alcazar (de Paris). Quand je lui ai de-



mandé comment il a été amené à faire du théâtre, Robert Berri me dit en riant :

— Depuis ma « tendre enfance », comme dit l'autre, j'ai été attiré par la scène. Vous voyez, c'est le coup classique ! Au collège où j'avais comme camarade Jean Marais, j'organisais des représentations dans le préau. Je suis resté un an au Conservatoire, mais j'ai compris assez vite que ma place n'était pas là. J'ai eu la chance d'être engagé au Théâtre Michel pour jouer dans *Teddy and Partner*.

La préparation de l'exposition *Dessin et Cinéma* se poursuit.

Une prochaine visite de studio est également projetée. Nous en reparlerons certainement samedi.

SAMEDI 7 MARS, à 17 heures 30, en notre local, 45, Rue Sainte, RECEPTION SURPRISE, suivant la formule en usage.

Les demandes d'adhésions sont reçues aux PERMANENCES les Vendredis, Lundis et Mercredis, de 18 h. à 18 h. 30, et aux autres jours et heures, aux bureaux de la Revue, 43 Bd de la Madeleine.

**Ciné-club**  
**des AMIS de la**  
**Revue de l'Ecran**

La séance de samedi permet à nos adhérents de connaître deux personnalités qui pour n'être pas au premier plan de l'activité cinématographique, n'en fournissent pas moins la matière d'une conversation pleine d'intérêt sur les sujets qui nous passionnent.

En premier lieu, Lola Robert, qui fut, six années durant, speakerine (le vilain mot, estime-t-elle avec nous !) du Poste Parisien, collabora avec le cinéma d'une manière extrêmement active. Aux studios Paramount, elle ne prépara, ne découpa pas moins de 80 à 90 documentaires. Elle collabora avec Abel Gance pour la version parlante de *Napoléon*, pour le découpage du *Capitaine Fracasse*, qui va finalement être tourné, avec Max Hauffler pour *L'Or dans la Montagne*.

Ses aperçus sur la préparation et la conduite d'un film sont d'une telle sûreté que la conversation en vient naturellement à rouler sur les femmes metteurs en scène qui, comme on le sait, mais on ne sait trop pourquoi, n'excèdent guère, depuis que le cinéma existe et dans le monde entier, une bonne douzaine.

Pourtant, quand on entend Lola Robert parler de ce métier, quand on revit avec elle les longues années qu'elle mit au service du cinéma, n'est-on pas tout normalement amené à se dire : « Et après tout, pourquoi pas ? »

La seconde visite fut celle d'Edmond Audran, dont nous avons parlé dans un récent numéro, et dont nos lecteurs connaissent donc l'essentiel. Le premier directeur de l'Opéra de Marseille, le petit-fils du compositeur de *La Mascotte* et de *Miss Helyett*, fit, en dehors d'une scène d'opéra dans *Nuits de feu*, plusieurs films en Amérique du Sud. Il nous parla, avec un humour à peine perceptible, de la manière dont la production est comprise là-bas et, sans nous lancer dans des détails, nous pouvons dire qu'il obtint un vif succès de gaieté. Il ne reste qu'à souhaiter qu'en France, et dans des conditions techniques moins rudimentaires une chance soit donnée à Edmond Audran de nous prouver qu'il n'est pas seulement un grand danseur.

Au cours de la même séance, fut présenté et adopté le projet d'insigne dessiné par notre collaborateur Mic.

— Et comment avez-vous abordé le music-hall ?

— De la façon la plus banale. J'ai été présenté à Henri Varna qui m'a proposé d'être le partenaire de Cécile Sorel à l'Alcazar. De là il était facile de passer à l'autre établissement de Varna, le Casino de Paris. J'y ai joué dans les revues de Maurice Chevalier, de Mistinguett et de Tino Rossi.

Rappelons aussi que Robert Berri anima de sa verve les émissions « Les Fillouls de Maurice Chevalier », dont il partageait la vedette avec Harry-Max. Après avoir fait la guerre et onze mois de captivité, ce jeune comédien arriva dans le Midi où il reprit son activité. C'est Jean Daurand qui le fit engager pour le film de Maurice Cloche, *Départ à zéro* qui le classe d'emblée parmi les meilleurs jeunes premiers de l'écran français. Dans *Après l'Orage* où il joue avec Jules Berry ce qui créa des qui-pro-quos amusants sur le plateau, il incarne un directeur de production cinématographique. Espérons que les véritables directeurs de production, lui confieront des rôles appropriés et qui lui permettront d'approfondir les qualités que nous lui avons vues dans *Départ à zéro*.

En attendant la réalisation de ses espoirs dans le domaine du cinéma, Robert Berri continue sa carrière de music-hall. Récemment, il fut le partenaire de Mireille Ponsard dans *En avant la musique*, il passe en tour de chant dans de nombreux cabarets et se prépare à partir en tournée avec René Sarvil dans la revue *Marseille en parade*.

F.

## LA REVUE DE L'ECRAN

43, Boulevard de la Madeleine  
Tél. : National 26-82  
MARSEILLE

Directeurs : A. de MASINI et C. SARNETTE  
Rédacteur en Chef : Charles FORD  
Secrétaire général : R.-M. ARLAUD.

### Abonnements :

France : 1 an : 65 frs, 6 mois : 35 frs.

Suisse : 27 Kanonengasse, Bâle, et 25, rue du Kursaal, Montreux :  
1 an : 10 frs suisses ; 6 mois : 6 frs ;  
le numéro : 30 centimes.

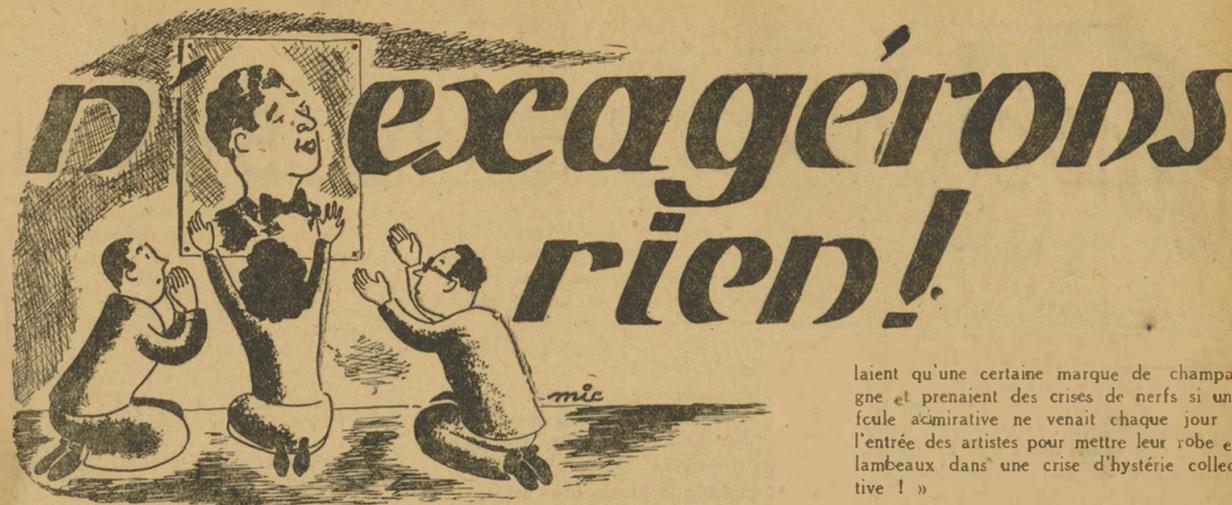
Etranger U. P. :

1 an : 130 frs, 6 mois : 75 frs.

Autres pays :

1 an : 160 frs, 6 mois : 85 frs.

43, bd de la Madeleine, Marseille  
(Chèques Postaux : A. de MASINI,  
C. C. 466-62)



Il est un petit jeu d'enfants (on appelle enfants, les êtres dits humains durant la période qui s'écoule entre leur vingt septième mois et leur quatre-vingt-septième année) il est donc des petits jeux d'enfants qui consistent à demander sur un rythme de continue et à répondre dans la même note : « Qu'est-ce qu'il y a dans le monde de plus petit, de plus grand, de plus joli, de plus vilain, de plus menteur, de plus méchant... » Selon la tournure d'esprit du partenaire, les réponses peuvent varier jusqu'aux environs de l'infini mais si vous glissez insidieusement : « Qu'est-ce qu'il y a de plus connu ? » il y a fort à parier que l'on va vous répondre : Une vedette ! à moins que l'on n'aille jusqu'à vous nommer quelque Greta Garbo (j'en connais même qui diraient Josette Day, mais nous ne sommes pas ici pour plaisanter).

Ce qui fait ronchonner les barbus (on appelle barbus, les messieurs qui portent moralement ou matériellement une chevelure sous le menton, se reporter à la collection de la *Revue de l'Ecran*). Les barbus ont tort de ronchonner à l'évidence. Une vedette est en effet une chose infiniment connue, elle l'est par le cinéma, si par hasard — mais c'est exceptionnel — une vedette ne fait pas métier de cinéma, si elle se livre à des jeux savants, littéraires, picturaux ou politiques, elle sera vraiment consacrée que lorsque le cinéma aura bien voulu s'intéresser à elle. On est aviateur à partir d'un certain nombre d'heures de vol, on est vedette à partir d'un certain nombre de gros plans. C'est assez semblable au point de vue mathématique, mais c'est moins dangereux (pour la vedette)

Pour y parvenir, un savant doit y perdre à peu près l'essentiel de sa vie et découvrir à la fin quelque chose d'essentiel au genre humain, le littéraire gagnera un prix Goncourt ou autre (et encore !) dans les autres corps de métier il y faut mettre énormément

de travail et de talent, pour un chef d'Etat il faut pour le moins participer activement à des guerres, des paix ou des révolutions (sinon ils seront roi ou président de ce qu'ils voudront, mais jamais vedettes) pour ceux du cinéma seulement, il est une dispense spéciale, ils n'ont généralement rien fait que de gagner une sorte de loterie dont on ignore les modalités de tirage.

Il y a bien des esprits naïfs qui diront qu'un signe spécial les doit désigner, une sorte de droit divin les diriger, ils se trompent.

par  
R. M. ARLAUD

Une vedette peut aussi bien arriver d'un hôtel bergne, d'un bataillon de femmes nues que d'une boîte à bachot, d'une cahute de garde-barrière, ou du cousinage d'un homme de lettres. Tout ceci ne nous gênerait en aucune façon si les vedettes se contentaient de la menue monnaie de notre badauderie : leurs têtes sur nos murs, grosses comme des gazomètres et leurs noms rivalisant de hauteur avec les poteaux télégraphiques. Les choses se gâtent lorsque les vedettes s'imaginent que tout ceci leur appartient, qu'elles sont quelque chose de particulièrement remarquable et lorsqu'elles veulent par contrat exiger les formats de gazomètres et de poteaux, lorsqu'elles envoient des hommes de loi et voudraient user pour le moins des cours d'assises parce que leur nom a été mis à droite plutôt qu'à gauche, parce que l'on a omis de mettre avec eu et devant leur prénom ou autres crimes de lèse-rien-du-tout.

Certes les messieurs barbus dont nous parlions diront sentencieusement : « Jeune homme, vous avez tort de croire que le monde est né avec vous — nous avons eu nos étoiles qui égalaient vos vedettes, qui avaient leurs caprices, leurs exigences, qui ne vou-

laient qu'une certaine marque de champagne et prenaient des crises de nerfs si une foule admirative ne venait chaque jour à l'entrée des artistes pour mettre leur robe en lambeaux dans une crise d'hystérie collective ! »

Peut-être c'est vrai après tout, mais nous croyons que cela n'avait qu'une portée infiniment réduite parce que les moyens de diffusion étaient plus limités. Les statisticiens qui sont des gens fort utiles parce qu'en leur fait dire tout ce que l'on veut, expliqueront que le cinéma permet à Danielle Darrieux de se « révéler » en quatre semaines à autant d'individus que Sarah Bernhardt dans toute sa carrière et qu'il suffirait pour contrebalancer la vie de Mlle Mars ou de la Malibran, d'une quinzaine de jours, les voyages, difficiles à cette époque, limitant même les tournées — Il faut dire aussi que ces étoiles n'avaient pas le droit de truquer pour en arriver là. Il leur fallait du vrai talent, pas du toc, elles n'y arrivaient que par un long travail vers la perfection... tandis que nos vedettes !...

D'ailleurs, lorsque la chaleur gagne telle ou telle « star » on pourrait lui rappeler utilement que le cinéma peut très bien vivre sans vedettes, encore que cela n'ait que rarement été tenté. Nous avons eu des engouements qui ne demandaient qu'à durer pour des films étrangers dont la distribution nous était aussi inconnue qu'indifférente. Les données commerciales doivent dominer l'écran — rien ne sert de soupirer hypocritement, un film coûte des millions, ce ne sont pas les puristes à billets de faveur qui les apporteront — c'est un fait. Ces données commerciales ont flairé dans la formule de la vedette une valeur-or. Le nom de tel ou telle sur une affiche équivalait à une étiquette d'origine sur une bouteille ou à « pur porc » sur un saucisson. Une vedette est une sorte de synthèse d'un sentiment populaire, ce n'est pas forcément une référence. On imagine assez bien que s'il y avait assez de pouilleux pour remplir des milliers de salles, l'être le plus pouilleux parmi les pouilleux serait vedette et l'on exigerait sur un contrat qu'il ne prenne jamais de bain. Ce Monsieur qui exigeait

(la suite en page 8).

# Le Clipper est arrivé

(De notre correspondant particulier)

— Le réalisateur George Marshall malgré 29 ans d'Hollywood reste sans égal dans les « films de cow-boys ». *Texas*, que la Columbia vient de sortir, est un « Western » échevelé avec beaucoup de coups de revolver, de folles chevauchées, du bétail volé, etc... En bref, c'est l'histoire de deux démobilisés de la Guerre Civile (au XIX<sup>e</sup> siècle) qui ne se réadaptent pas à la vie normale et sans aventures. L'un d'eux, William Holden, tourne mal, devient un mauvais garçon et « meurt dans ses bottes » comme on dit ici. L'autre, Glen Ford, suit le bon chemin et gagne l'héroïne Claire Trevor.

Voilà un excellent exemple de ce que l'on peut faire avec une vieille formule éprouvée, comme celle des « Westerns » quand ses clichés mélodramatiques sont adoucis par une pointe d'humour et un accent de vérité.

— Après l'arrangement qui a mis fin à la grève chez Disney, 312 membres du Syndicat des Dessinateurs de Dessins Animés (Screen Cartoon Guild) ont été rembauchés et le travail a repris normalement sur les 6 grands films et les 8 courts métrages qui étaient en cours de production.

Le premier des 6 grands films est sorti. C'est *Dumbo*, un conte à la manière des *Trois Petits Cochons* de joyeuse mémoire.

*Dumbo*, c'est un petit éléphanteau qui a de trop grandes oreilles. Pas très malin mais plein de gentillesse, il est en butte aux moqueries des « étoiles » de la troupe du Cirque dont il fait partie. Ces dames et demoiselles éléphantées l'on surnommé « le papillon à trompe » ; elles ne croient d'ailleurs pas si bien dire ainsi que le montre la fin.

Un beau jour, ce pauvre *Dumbo* marche maladroitement sur ses oreilles pendant la représentation. Il trébuche et renverse toute une pyramide d'éléphants. Le Cirque s'écroule et le malheureux est exilé à la Sibérie du métier. Il n'aura qu'un petit rôle de figurant pendant l'entrée des clowns : il doit sauter de la fenêtre d'une maison en flammes dans un filet.

Heureusement, un agent théâtral, Timothy Q. Mouse, brusque mais cœur d'or, l'aidera. Et *Dumbo* émerveillé découvre qu'il peut voler comme un papillon grâce à ses oreilles. Il tient sa revanche et plongeant

de sa fenêtre enflammée il exécute toute la gamme des acrobaties aériennes. Finalement, il bombarde ceux qui se sont moqués de lui avec des cacahuètes dont il avait rempli sa trompe en volant près de la voiture d'un petit marchand ambulancier.

Cinq cerbeaux noirs, danseurs et chanteurs burlesques, accompagnent *Dumbo* dans ce film à la manière des Sept Nains de Blanche Neige.

Sans apporter de grandes nouveautés dans le dessin animé, *Dumbo* néanmoins représente un nouvel effort vers la perfection. On remarque surtout un désir de simplicité et de bon goût dans le dessin et la couleur.



Marlene Dietrich tient à rester la plus originale des vedettes, disent les journaux américains. A une garden-party, elle portait un chapeau comme ceci, une cape comme cela, ne négligeant aucun accessoire et avait — raffinement — Jean Gabin à son bras !

L'avancement des cinq autres films laisse prévoir que le marché ne manquera pas de dessins animés la saison prochaine (1942-3). *Bambi*, d'après le livre de Félix Salten, est terminé. On attend la sortie pour les fêtes de fin d'année d'une adaptation de *Jack et la tige de haricot* dans laquelle Mickey Mouse, Donald et Goofy seront ensemble pour la première fois. *Wind in the Willows* (*Le vent dans les saules*), d'après Kenneth Grahame, est en cours d'animation et Eric Blore a été engagé pour être la voix du personnage central : un crapaud. Sinclair Lewis a écrit le scénario de *Bongo*, l'ours de cirque qui s'enfuit dans une forêt et c'est le fameux *Oncle Remus*, de Joël Chandler Harris, qui clot cette série.

Voici les termes de l'arrangement syndical, à titre documentaire : reconnaissance du syndicat, semaine de 40 heures en cinq jours, 10 % d'augmentation à tous les employés gagnant moins de \$ 50 par semaine. Salaires minimum \$ 85 par semaine pour les « animateurs » principaux. \$ 30 aux artistes après un an d'expérience. \$ 24 pour les « encres ». \$ 22 pour les coloristes. Indemnités modérées de maladie et de résiliation, etc...

— Marlene Dietrich jouera-t-elle dans un film écrit par Erich Maria Remarque, dirigé par Mitch Leisen, avec Jean Gabin comme co-star ? Ce qui serait le plus amusant ce serait qu'elle vienne à la première au bras de son mari. Car elle a un mari. Vous l'aviez oublié ?

— A propos, elle tient beaucoup aux trois syllabes de son prénom : Mar-lè-ne (le dernier « e » n'est pas muet !)

— Et voici un film conjugal :

Dans *Appointment For Love* (Rendez-vous avec l'Amour), Charles Boyer joue son rôle habituel sans grande conviction. Il y met bien une petite note de comédie mais ne se fatigue pas trop. Toujours sérieuse, Margaret Sullavan fait de son mieux pour avoir l'air d'une grande personne aux nobles sentiments.

Elle incarne une doctoresse, Docteur Jane Alexander, un médecin entreprenant pour qui la plus grande partie des faiblesses humaines et des plaisirs de la vie se réduit à de sombres formules de laboratoire. Pour elle, l'amour n'est qu'une attraction biochimique, la jalousie, un excès momentané d'adrénaline, etc... Elle passe son temps à bâcher ferme.

Inévitablement, cette doctoresse rencontre le fameux auteur dramatique André Cassil (Charles Boyer). Elle lui dit que sa dernière pièce est lamentable. Il n'en faut pas plus pour qu'il en tombe amoureux. Elle l'épouse, ce qui n'arrange rien. La doctoresse insiste pour conserver une individualité distincte dans un appartement séparé. Quand ils se retrouvent, il regarde ses épreuves de rayons X, elle examine les photos de ses anciennes maîtresses. Heureusement, Dame Nature intervient avant le fondu final.

Dans l'ensemble, malgré ces critiques, le film vaut mieux que ce dont il a l'air.

— Je vais encore vous dire un petit secret, mais ne le répétez pas. L'eau de photographie pas assez « mouillée » au goût

des techniciens de la caméra. Alors on se sert d'... huile minérale que l'on répand sur acteurs et actrices de façon à ce qu'ils aient bien l'air trempés quand ils jouent une scène en costume de bain. C'est Frédéric March qui a inauguré cette méthode. Il paraît que l'huile minérale donne des points lumineux sur la peau des personnages qui produisent une apparence de réalité supérieure au simple emploi de l'honnête H<sup>2</sup>O.

— Une image amusante sans le vouloir c'est celle de Basil Rathbone, détective déguisé en valet de chambre à moustaches. Il ressemble ainsi à un croisement entre sa propre caricature et un Groucho Marx blond. Ceci se voit dans *International Lady*, le film des United Artists qui raconte les aventures de trois charmants personnages : un G-Man américain, George Brent, un détective de Scotland Yard, Basil Rathbone, et une ravissante espionne, Ilona Massey. On se demande comment de si braves gens ont pu se trouver mêlés à une affaire d'espionnage ; ils auraient plutôt dû aller tranquillement prendre le thé ensemble dans une gentille petite boîte.

— L'année dernière, Y. Frank Freeman, président de la Motion Pictures Producers

Association, avait émis un décret interdisant l'accès des Studios aux visiteurs. Cet ukase a été levé en faveur du soldat de 2<sup>e</sup> classe Kenneth Wilkinson. Ce brave militaire a obtenu une telle faveur comme étant l'amatour de cinéma n° 1 de l'armée. Il a vu 312 films depuis son incorporation en octobre 1940. R.K.O. lui a offert un déjeuner où flanqué de M. Freeman et de Will H. Hays il a été exhibé à la presse. Le soldat Wilkinson a déclaré avoir trouvé bons « 85 % » des 312 films. M. Hays a fait semblant d'ignorer cette attitude défavorable vis-à-vis des autres « 15 % » et lui a remis une plaque gravée en souvenir. Malgré les efforts des services de publicité, les journaux de Los Angeles ont considéré cette affaire comme sans importance...

— Billy Conn, qui a été récemment le challenger de Joe Louis, fait ses débuts chez Republic dans *The Pittsburgh Kid* et remplace Gene Autry comme phénomène du Studio. Arthur Donovan, que le manager de Conn avait refusé comme arbitre lors du match contre Joe Louis, doit arbitrer une rencontre dans le film. Comme on demandait à Billy ce qu'il en pensait, il répondit que tout allait bien. « J'ai lu le scénario »,

expliquait-il « et je sais qui gagnera le match ».

— La fameuse théorie qui veut que « les grands esprits se rencontrent » s'est maintes fois vérifiée à Hollywood. C'est pourquoi Fox a dû remettre à plus tard *Vicki And Her Eagles* (*Vicki et ses Aigles*). A l'origine, le film devait s'intituler *Flight Surgeon* (*Médecin d'Escadrille*). Il s'agit des efforts du Corps Médical de l'Armée pour éliminer les hasards physiologiques de l'aviation moderne.

A la veille du départ vers un centre d'entraînement de l'Armée de l'Air, les émissaires du Studio firent un rapport comme quoi ils avaient déniché un film Warner frauduleusement intitulé *Dive Bomber* (*Bombardier en piqué*) qui traite précisément le même sujet et se sert abondamment d'expressions telles que ressource, gravité et atmosphère raréfiée.

Et Fox, d'une rapide manœuvre tactique, aiguilla Jack Oakie de *Vicki sur Rise And Shine* (*Lève-toi et brille*) en annonçant que *Vicki* était remis à cause d'un manque d'avions de combat.

HILARY CONQUEST.

## LES RENDEZ-VOUS DE DANIELLE DARRIEUX



Danielle Darrieux, l'enfant terrible du cinéma français, a droit à une dose particulière d'indulgence... Heureuse Danielle Darrieux, car nous sommes si souvent de mauvaise humeur ! (Photo Continental-Films)

Un vent de désapprobation souffle sur les vedettes. Une d'elle vient de se voir infliger plus qu'un blâme et la presse réagit. Nous aussi d'ailleurs et pas plus loin que dans ce présent numéro. L'un d'eux à propos de *Viviane Romance* s'en prend à Danielle Darrieux et scupire d'aise à l'idée qu'elle ne trainera plus après elle son Monsieur Decoin de mari !

Voilà un argument un peu gratuit, s'il n'est pas nouveau. Il y a bien longtemps que l'on attaque ce « tandem » Darrieux-Decoin, à commencer par Michel Duran qui fut d'une violence inouïe jusqu'au jour où il transforma le tandem en trio... Decoin-Duran-Darrieux — précisons, il ne s'agit que de trio professionnel, il écrivait les dialogues ! Mais en ce moment, semblable histoire encore qu'elle date, fait figure de « doigt dans l'œil ». Decoin et Danielle sont séparés dans leur vie privée (cela nous est égal, mais c'est tombé dans le domaine public) et ils le sont également sur le terrain professionnel. Nous n'avons aucune tendresse particulière pour M. Decoin dont les méthodes publicitaires pour lancer sa « femme-enfant » furent souvent singulièrement agaçantes. Reconnaissons-lui qu'il lui fit réussir des choses charmantes. Le dernier résultat de



leur collaboration, fut ce *Premier Rendez-Vous*, qui sut plaire. Qui sut si bien plaire que nous le voyons dans une ville comme Marseille où il bourra déjà des salles vastes s'il en fut, reprendre sur la Canebière (au Noailles) une carrière qui paraît devoir s'étirer sur plusieurs semaines. Ce sont là des faits, qu'on les approuve ou non. Après tout, pourquoi diable froncer les sourcils lorsque l'on en a aucune envie ? Danielle Darrieux est jolie, spirituelle, on a envie de rire et de l'embrasser. Eh bien ! voilà un bouquet d'avantages que nous offre rarement notre époque de restrictions. Sachons au moins nous défendre de devenir ronchon, ça fait vieux, c'est malsain. Puisque *Premier Rendez-Vous* il y a, inclinons nous. Quant à l'avenir, nous verrons bien quand sortira *Caprices...* et peut être bien renouvellerons-nous à Danielle Darrieux sa provision d'indulgence.

M. PARFAIT



# VICTOR BOUCHER

ou l'occasion perdue

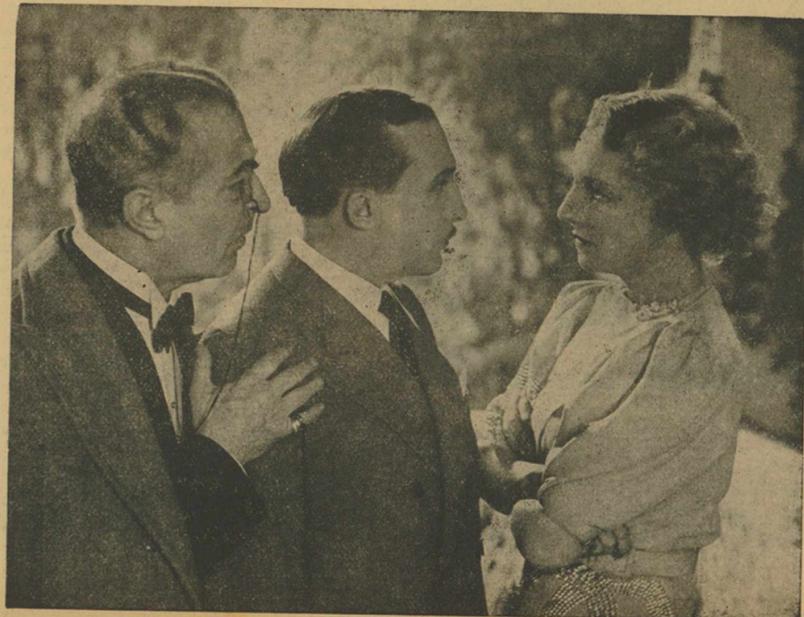
être à cause de la préférence des producteurs pour les traditionnelles solutions de paresse, et plus probablement encore parce que cela n'intéressait pas Victor Boucher. Le théâtre seul le passionnait vraiment; et l'on ne peut que s'incliner devant la somme

par  
ANDRÉ DE MASINI



Aux pieds d'Elvire Popesco qui fut plusieurs fois sa partenaire, dans L'Habit Vert

Entre Max Dearly et Huguette Duflos dans Le Train pour Venise, de Louis Verneuil



Lorsqu'on apprit, fin 1930, que le grand comédien Victor Boucher allait paraître dans un film parlant, on estima généralement que c'était, pour le cinéma devenu sonore, une consécration nouvelle. Il faut, pour s'en rendre compte, se replacer dans l'atmosphère de l'époque. Alors que de nombreux « cinéphiles » se désolaient de l'intrusion de la parole à l'écran et en prévoaient les ravages, les autres accueillaient comme une victoire, comme un enrichissement nouveau, chaque apport éminent de la scène, qu'il fut acteur ou auteur. Les uns et les autres avaient tort, et l'Amérique se chargea de nous le prouver.

Toujours est-il que la venue de Victor Boucher, qui avait derrière lui le bagage, aussi vieux que le siècle, d'une carrière théâtrale exceptionnellement brillante, fut un événement dans le cinéma. Son premier film, pourtant, ne fut pas la transposition d'une de ces pièces plusieurs centaines de fois jouées mais un scénario original, que réalisa le regretté René Hervil : *La douceur d'aimer*. Cela ne venait pas du théâtre, mais c'en était tout de même, et ce n'est pas sans appréhension que je retournerais voir ce film qui m'enchantait, et dont j'ai gardé avec prudence le souvenir frais et charmant. Pour qui ne l'avait pas encore vu à la scène, il est bien évident que la première image de Boucher sur l'écran — c'était, si j'ai bonne mémoire, à l'orgue d'une petite église de village — portait ce choc qui dénote une personnalité cinématographique propre, et que sa scène d'ivresse, devant ici celle des *Vignes du Seigneur*, avait quelque chose de cinématographiquement irrésistible.

J'insiste sur cela, c'est même le but de ces lignes, qui ne veulent être ni une biographie, même incomplète, ni un éloge posthume. Le cinéma a perdu en Victor Boucher un type qu'il n'a jamais utilisé, peut-

de talent, de travail, de persévérance et de probité professionnelle qu'il y consacra même si l'on déplore que tant de qualités, jointes à l'autorité dont il disposait depuis tant d'années, n'aient pas été mises au service d'une forme moins basse — dans son ensemble — de théâtre. Le malheur voulut donc que son optique théâtrale ou cinématographique coïncidât avec l'optique financière des industriels du métier. Aussi, parmi les quatorze films que l'on vit de Boucher avant sa mort (il en reste un quinzième, inédit, dont on ne sait que peu de choses), retrouve-t-on la plupart de ses triomphes de la Michodière et autres lieux, peu de scénarios originaux au surplus d'inspiration notablement théâtrale. On note en effet, je crois dans l'ordre chronologique : *Gagne ta vie*, réalisé par Berthomieu; *Les Vignes du Seigneur*, par René Hervil; *Le Sexe Faible*, par Robert Siodmak; *Votre sourire*, par Monty Banks; *La Banque Nemo*, par Marguerite Viel;

# OUCHER



Dans La Banque Nemo il « râlait » Mona Goya à l'infortuné Bergeron...

*L'Amant de Mme Vidal*, par Berthomieu encore; *Bichon*, par Fernand Rivers; *L'Habit Vert*, par Roger Richebé; *Chipée*, par Roger Goupillières; *Le Train pour Venise*, par Berthomieu toujours; *Le Bois Sacré*, par Léon Mathot; *Ils étaient neuf célibataires*, de Sacha Guitry et enfin *Parade en sept nuits*, par Marc Allégret. Les fournisseurs sont Flers et Caillavet, Louis Verneuil, Jean de Létra, Georges Berr, Sacha Guitry, Edeuard Bourdet, Francis de Croisset, Birabeau et Dolley, etc.

Dans le nombre, à mon sens, trois films seulement « crevaient l'écran » : *Le sexe faible*, *La Banque Nemo* et *L'Habit Vert*,

...et, ma foi, à la place de Mona...



Encore dans Le Train pour Venise, avec les mêmes interprètes.

trois des plus grands succès de Boucher à la scène, et qui eurent la chance de bénéficier d'une réalisation cinématographique plus qu'honorable.

Il faut souligner ce dernier détail, car il éclaire la carrière cinématographique de Victor Boucher. On peut dire, sans vouloir désobliger les bons artisans et sans m'inquiéter d'offenser les auteurs qui signèrent les films plus haut cités (le cas trop spécial de *Parade en sept nuits* étant mis à part), que jamais un grand metteur en scène français, jamais un des jeunes auteurs dont la collaboration donna à notre cinéma les quelques œuvres originales et fortes devant lesquelles l'étranger s'inclina, jamais un Feyder, un Duvivier, un Renoir, un Carné, un René Clair ou un Jeanson, un Prévert, un Larroche ou un Duran, ne s'intéressèrent, ou n'eurent la possibilité de s'intéresser à « un Victor Boucher ».

Je reste cependant persuadé que sa maîtrise purement théâtrale mise à part, Victor Boucher avait, en puissance, tout ce qu'il fallait pour créer un de ces types cinématographiques, qui nous font à peu près totalement défaut. Sans vouloir nous lancer dans des parallèles laborieusement défendus, et dont la présomption égale la sottise (qui vont

(La fin en page 10).



## N'exagérons rien !

(Suite de la page 3)

sur papier timbré d'avoir au moins un meurtre sur la conscience par film avait — et a toujours — bien tort de se prendre au sérieux, si nous n'avions pas de vieux instincts d'assassin, un vieux goût de mégot au coin des lèvres, nous ne nous intéresserions en aucune façon à lui, même s'il avait encore plus de talent (car il en a quand même un petit peu). On n'a jamais vu de volailles bousculer tout le monde et exiger de coucher dans la niche du chien plutôt que dans le poulailler sous prétexte qu'elles sont « de Bresse ! »

D'ailleurs, s'il fallait une preuve de plus, on pourrait rappeler utilement que l'inconscience peut particulièrement aller de pair avec la qualité des vedettes et que nous avons accordé les lettres-poteaux à des animaux ou à des enfants qui se sont mis à « être mauvais » lorsqu'ils ont réalisé leur demi-déité.

Alors ? Nous voulons bien des vedettes, bien payer pour les avoir, mais nous leur refusons certains droits. L'insolence par exemple. Voici une petite histoire parmi une centaine : Dans une gare entre Toulon et Marseille, un Monsieur, en achetant son journal renverse une pile de livres (cela peut arriver à tout le monde, on s'excuse, on devient tout rouge et on se fait eng...). Le Monsieur, lui, est parti, superbe : il avait le droit, parfaitement, le droit puisque la marchande de journaux n'a rien dit et qu'un des assistants s'est étonné : Comment vous lui avez fait payer son journal ? Mais c'est Raimu !

Une autre chose encore pourrait rafraîchir ces Messieurs-Dames, c'est le provisoire de leur piédestal. Si peu d'étoiles arrivaient naguère à une renommée mondiale,

elles s'y tenaient bien. Nous répétons leurs noms sans en rien connaître, tandis que l'oubli vient au cinéma aussi vite que la lumière dans la salle. Les héros d'hier n'ont même pas le temps de mourir : un jour en plein « boum ! » ils n'épatent plus personne, on se retourne encre dans la rue en disant : Tiens ! mais c'est Chose ! et puis on ne se retourne plus et puis on dit : qu'est donc devenu Chose ? Un jour on ne se souvient plus qu'il a existé un homme qui s'appelait Chose. Lorsque la vedette parvient à un certain état de crise, elle peut très bien ne pas réaliser ce qui lui arrive. Ainsi : pendant la guerre, Henry Garat passait en intermède dans un cinéma du centre de Marseille, dont le directeur d'alors est mon ami le plus cher. Garat demande, — pardon, fait demander — s'il n'existe pas une sortie spéciale pour les artistes. Réponse négative. Drame !

— Mais comment va-t-il faire ? la foule va l'étouffer ! C'est épouvantable !

Mon ami qui est un être tout à la fois affable et parfaitement grossier déclara : « Je suis navré » et pensa : « Je m'en fous ! » Arrive la fin ; Garat sort dans la foule, le col relevé !... Personne ne bouge. Il baisse son col... aucune réaction. Il s'arrête, envoie son imprésario chercher un manuscrit dans sa loge, s'arrête, parade et en désespoir de cause se fait appeler nominativement à travers le hall ce qui finit quand même par attirer l'attention de quatre badauds... et voilà !

Il est d'autres histoires de cette veine : On tourne un film au bord de la mer. Un Monsieur élégant, grisonnant et fort beau s'approche, regarde, et dit au metteur en scène : « Excusez-moi, je m'intéresse à ce que vous faites, je suis un vieux du métier : Gabriel de Cravonne... — et alors ? — Ce qui complète la démonstration, c'est le lecteur qui en cette minute dit pour son propre compte : « Ah ! et alors ? » Gabriel



Bataille de femmes ! C'est une scène de Mam'zelle Bonaparte avec Edwige Feuillère.

(cliché Continental Films)

de Cravonne fut pourtant un des premiers grands jeunes premiers de l'écran français.

Périodiquement, la presse s'attendrit sur ces décadences, pourquoi ? C'est la règle du jeu et ce n'est pas payer cher le tournage que provoquent les vedettes dans les têtes des spectateurs. Le courrier des lecteurs de toutes les revues est bourré de lettres de ces malheureux qui ne disent pas : « je veux être comédien » mais bien : « je veux être vedette » et qui seraient scandalisés si on leur offrait une carrière aisée, mais anonyme. Ecrivent-ils donc aussi au ministre des Finances pour lui déclarer : « je veux être gagnant de la loterie » ? Il n'y a pourtant guère de différence.

Mais après tout, de quoi nous plaignons-nous ? C'est nous qui les fabriquons ces vedettes hallucinées. Si nous ne nous attroupions pas devant la porte qui expectorera Réda-Caire comme s'il était de Roquefort massif et sans ticket, si cette burlesque n'écrivait pas à ce beau garçon : « Au cas où vous n'auriez pas de tabac, dites-moi ce que vous fumez et je vous l'enverrai ». Si l'on ne se prosternait pas quotidiennement devant leurs images, les vedettes renonceraient à porter des pantoufles de feutre dans la crainte d'abîmer leur ombre. On les monte en épingle même pour chanter leur déclin : Viviane Romance ayant exagéré, demandé droit de regard sur le scénario, la distribution et la mise en scène, ayant montré de la désinvolture dans le jeu de ses obligations, se voit infliger une sanction officielle... la presse triomphe sur trois colonnes avec titre en gras et photo à l'appui. Un peu plus de discrétion serait de mise, on ne fait pas tant d'histoires pour un restaurant fermé et l'éteignoir vaut mieux que le pilori qui reste toujours une estrade.

Allons bien sagement au cinéma pour y prendre notre plaisir en nous souvenant sans mélancolie que Bessie Barriscale, Geneviève Félix, Maurice Costello, Harold Lockwood, furent aussi grands que les plus grands ; que Gina Manès joue des utilités, que Paul Capellani vit encore quoiqu'il ne fasse plus mourir d'amour des milliers d'admiratrices. Ça ne gênera pas notre plaisir, et ça mettra les choses en place.

Après tout, il est peut-être de vraies « étoiles » parmi les vedettes d'aujourd'hui. Ce n'est pas l'écran qui les empêchera de se survivre, mais on serait certes bien étonné de savoir dès aujourd'hui leurs noms. D'ailleurs, disons pour être juste, que tous n'exagèrent pas, il en est qui, sur les fiches d'hôtel, préfèrent inscrire *comédien* plutôt que *génie*.

... A moins que ce soit un raffinement : des historiens fantaisistes affirment que Napoléon n'aimait rien tant que d'être appelé le *Petit Caporal*.

R. M. ARLAUD.

## LA CRITIQUE

### LE PAVILLON BRULE.

Le titre est symbolique, l'histoire rude et forte. On y voit des hommes d'action, de ceux qui ne parlent pas, qui vivent rudement. Ce qui les oblige, cela va de soi, à nous expliquer longuement la situation. D'autant plus longuement qu'il s'agit là d'une pièce de théâtre, que l'auteur ne veut pas perdre ses « mots » et qu'il faut respecter la situation scénique des acteurs.

Néanmoins, Jacques de Baroncelli nous fait descendre parfois dans les mines de ce triste pays de Caffre. C'est chaque fois un plaisir extrême. Nous n'aimons décidément pas les bureaux, même au cinéma. D'autant plus qu'une mine, nous savons très bien que cela nous réserve toujours des choses intéressantes. En général, ça profite de la présence d'une caméra pour sauter. Celle-là fait comme les autres. C'est bien agréable ! Nous sommes incorrigibles, nous n'avons pas encore une indigestion d'explosions une vieille badauderie nous les fait toujours apprécier, d'autant plus que dans un fauteuil de cinéma, c'est à peu près sans danger. C'est là le meilleur moment du film parce que lorsque Marcel Herrand et Jean Marchat se battent... ce n'est pas bien méchant. Où sont les belles bagarres d'antan !

Pierre Renoir seul vieux du cinéma est dans cette affaire chef de file d'une équipe d'acteurs que le théâtre parisien connaît fort bien mais qui sont pour l'écran des débutants (sauf un, Marchat, qui est un « revenu » on n'a pas oublié *Partir* qui semblait annoncer pour lui, une carrière cinématographique.)

Cette équipe est dans l'ensemble bonne, encore qu'elle n'ait pas semblé saisir exactement la différence entre la scène et le studio. Peut-être aussi, fort de ce mépris pour le cinéma qui sévit dans ce milieu, n'ont-ils vu là qu'une occasion de diffuser un succès purement théâtral sans lui enlever son caractère théâtral (c'est une formule, tout le monde ne peut pas aller au spectacle à Paris, surtout en ce moment).

Celui qui semble le plus doué pour l'écran, le plus intéressé aussi, c'est Jean Marais, il est en tout cas le plus beau des jeunes premiers dont nous disposons et par-dessus le marché, son jeu n'est pas maladroite.

On voudrait par contre que l'on ne prenne pas trop l'habitude de cantonner Bernard Blier dans les utilités, il vaut mieux que cela. Quant à Michèle Alfa, son obstination est estimable, elle n'est même pas maladroite, même assez jolie, mais voilà... c'est tout, c'est peu. Peut-être n'a-t-elle pas trouvé le rôle de sa vie, souhaitons qu'elle le trouve un jour. Souhaitons-le pour elle parce que nous, cela ne nous fait ni chaud ni froid. Elina Labourdette est un tout petit peu plus intéressante, mais moins en possession de son métier.

Après tout, pourquoi ne voit-on pas un peu plus Pérès ? Depuis *La Tradition de Minuit*, on ne peut plus douter de ses possibilités, et puis il a une gueule de mineur, lui !

R. M. A.

### LE DERNIER ROUND.

Rythme haletant des combats pugilistiques, projecteurs, coups de gong, angoisse des dernières minutes d'un match, voici l'atmosphère de ce film sportif.

L'histoire assez simple peut se résumer ainsi : Eddie Steele, boxeur en renom mais noceur effréné, tombe dans une déchéance complète après avoir conquis le titre de champion du monde. Dix ans plus tard, lorsqu'il rencontre son ex-manager, il se consacre à l'éducation d'un jeune garçon, Félix Franke, qu'il conduit au championnat d'Europe sans qu'il ait connu la défaite. Une femme étant passée dans la vie des deux hommes, ils deviendront un instant des rivaux, mais, comme le sport doit avant tout triompher, ils reformeront l'équipe à nouveau victorieuse.

Bien que ce film soit largement inspiré des productions d'outre-Atlantique du même genre, reconnaissons qu'il les vaut largement. Du reste, ceux-ci comme celui-là, n'ont d'autre prétention que d'exhiber de beaux muscles et de rudes combats. La petite trame sentimentale, conduite avec discrétion, le complément qui doit alléger et éclaircir toute bande sportive qui se respecte, la rivalité de deux amis qui aiment la même femme, forment une matière riche et peu embarrassante ; quelques coups de poings, une brouille et une belle réconciliation font un scénario. Si nous laissons l'intrigue de côté, voyons un peu le côté musculaire (si l'on peut dire !) du film. Ces parties sont bien menées, sans faute de



Michèle Alfa, une des héroïnes du film de Jacques de Baroncelli *Le Pavillon brûlé*.

montage, avec cette cadence, créatrice de l'esprit d'attente et d'intérêt chez le spectateur. Les photos sont bonnes et les angles de prises de vue bien choisis.

Attila Horbiger et Heinz Seidler sont deux boxeurs sympathiques ; ils sont si bien dans la peau de leurs personnages qu'ils donnent l'impression de n'avoir fait que ça toute leur vie. Camilla Horn, très séduisante personne, est trop distinguée dans un rôle de demi-mondaine. Ludwig Schmitz incarne un manager, dont le crâne rasé n'enlève pas l'allure sympathique. Cet excellent acteur fait là une création de premier ordre. Autour de ces principaux interprètes évoluent des artistes qui donnent au film un « fini » irréprochable.

MIC.

### MARIE STUART.

Les films historiques ont un pouvoir mystérieux et redoutable. On peut se demander si leurs réalisateurs en mesurent l'influence et la portée. Le public n'est pas chicanier et le passé lui semble très loin... On peut l'abuser facilement. Et c'est assez terrible. On reste un peu songeur si l'on pense que, de deux versions également vraisemblables et établies toutes deux par des historiens conscients de leur responsabilité, seule, prévautra celle choisie par un scénariste, c'est-à-

(la suite en page 10)

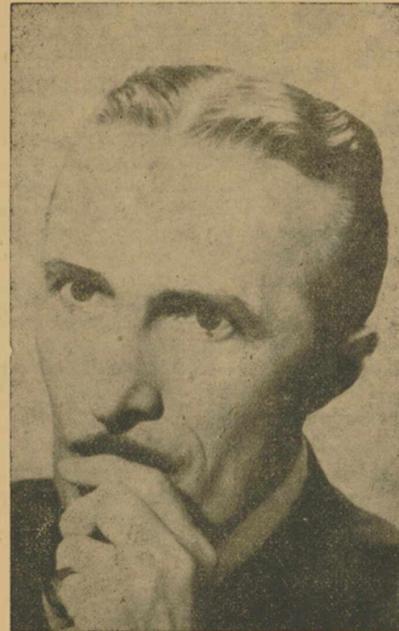
# VICTOR BOUCHER *ou l'occasion perdue*

(Suite)

chercher Charlot d'une part, et Molière de l'autre) je crois qu'en Amérique, Victor Boucher eût captivé Riskin et Capra, qui créèrent et animèrent Mr Deeds et Mr Smith entre autres. Il était trop tard, allez-vous dire, pour s'engager à ces rôles, en rappelant que Boucher aborda le cinéma la cinquantaine passée. Question de transposition, sans plus. Et l'allègre maturité de Victor Boucher, — qu'il ne faut pas confondre avec la laborieuse et dramatique défense de l'acteur qui ne veut pas renoncer — lui permit, sans ridicule, d'être l'amoureux finalement agréé de Simone Bourday, de Dolly Davis, de Mona Goya, de Simone Cerdan, de Jacqueline Made, de Marie Glory et de Betty Stockfeld. Le personnage était jeune, parce qu'ingénu, naïf, bon, sans détour, ni sans aigreur; il avait une ligne physique étonnante tout ce qui fait la vraie jeunesse.

Victor Boucher : encore une occasion perdue pour le cinéma français. Sans doute, cette occasion, n'aida-t-il guère à la faire naître. Mais peut-on sérieusement croire, en dépit de ce qui le déroutait un peu puérilement dans le cinéma, que cet homme intelligent et cultivé eût refusé de s'intéresser à un personnage humain, créé par un de ceux dont je parlais plus haut, tout autant au moins qu'à telle insanité de M. de Létra ?

Seulement voilà, nul producteur, nul élément de coordination de l'industrie cinématographique ne s'est préoccupé de faire éclore cette occasion. Et nous avons laissé partir Victor Boucher sans lui offrir, sans lui imposer la possibilité de nous prouver qu'il



Que n'utilisa-t-on mieux les étonnantes possibilités d'expression de Victor Boucher ?

était autre chose qu'un très grand artiste de scène, sacrifiant quelque loisir aux convaincantes avancées d'un art populaire et quelque peu méprisé.

A. de MASINI.



(Suite)

dire la plus romanesque. Il importe peu que ce soit la plus exacte ou du moins la plus logique. Ne parlons pas de la vérité établie, elle n'a jamais été aussi contestée qu'au cinéma.

Pour Marie Stuart on a respecté d'une façon à peu près complète le destin tourmenté de cette malheureuse reine d'Écosse. Fille de Jacques V et de Marie, duchesse douairière de Longueville et fille du duc de Guise, Marie Stuart fut élevée en France où elle épousa François II. Après la mort de ce dernier elle revint en Écosse en principe pour régner, en vérité pour essayer de

retenir ce royaume de brouillards, de landes, peuplé de gens fiers et gouverné par les « lords » du moment, tous dévoués à Elisabeth, reine d'Angleterre. Elevé dans un climat tout à fait différent, en France, où elle avait suivi de très près toute l'évolution de la poésie, avec la Pleiade, Marie se trouva désemparée et bientôt perdue. Elle épousa en secondes nocces, un aimable freluquet que le mariage dépouilla subitement de sa gentillesse pour en faire un maniaque, une sorte de fou : Darnley, petit neveu de Henri VIII. Dans cette étrange cour où « deux hommes étaient toujours ennemis » le prince consort ne devait pas tarder à périr. Cela se fit d'une manière assez brutale. On fit sauter son appartement. Marie était alors la maîtresse de lord Bothwell. L'histoire ne dit pas si Bothwell fut véritablement épris de la reine, mais il réussit à l'épouser et à gouverner quelque temps d'une manière légitime. Pas longtemps. Une révolte générale

## NOTRE COUVERTURE

Tino Rossi trouve dans *Fièvres*, qui sort en ce moment à Paris, un succès absolument comparable à celui qu'il rencontra naguère sur les scènes des plus grands Music-Hall. Mais ce n'est plus seulement comme chanteur, cette fois-ci, c'est comme comédien complet. L'histoire de *Fièvres* contient notamment un étonnant élément de rebondissement qui groupe deux histoires tristes et prenantes, faisant fuser l'une sur la fin mélancolique de l'autre... on a beaucoup parlé déjà de *Fièvres*, de ce rôle où Tino Rossi devient moine... Il ne le devient qu'à la fin et avec quelle délicatesse dans l'image... mais cela lui donne l'occasion de donner à ces détracteurs cette preuve qu'il attendait depuis si longtemps: qu'il pouvait aller au delà du charme, qu'il pouvait, lui aussi émouvoir avec la musique la plus grande et la plus grave... Tino Rossi comprend que la vedette ce n'est pas une tête d'affiche, c'est aussi une constante montée vers le mieux. C'est tout cela qui nous est rapporté de *Fièvres*, le prochain Tino Rossi qui ne pourra peut-être pas sortir cette saison en zone libre!

éclata au moment où il essayait de s'emparer de l'héritier présomptif du trône. Il s'enfuit alors dans les Orcades et mourut dans les prisons de Norvège. Quant à Marie Stuart après avoir été captive pendant dix-neuf ans, elle fut condamnée par « sa bonne, sa sœur » Elisabeth à la peine capitale, par la hache...

Le film a singulièrement raccourci la dernière partie, celle de l'emprisonnement de Marie. Mais il a magnifiquement rendu l'atmosphère lourde du château d'Edimbourg, toute cette vie sauvage et passionnée des paysans, des serviteurs, des lords...

Ces silhouettes légendaires de bateleurs, qui hantent la vie de la reine et se trouvent à chacun des tournants de son existence comme des signes annonciateurs de son affliction future, voilà une belle trouvaille. Ces grandes salles vides, ces pierres qui participent vraiment à la vie des hommes, de très belles photos nous les font connaître. Et enfin ces détails qui marquent une époque la distinguent des suivantes d'une manière imperceptible mais sûre. Carl Froelich nous les a rendus avec une acuité étonnante. Mais deux ou trois chevauchées, quelques combats à l'épée auraient donné à l'ensemble une bouffée de grand air et un peu de cet héroïsme ferrailleur lequel est pour beaucoup le signe distinctif de l'époque.

Zarah Leander est très belle et elle ne manque ni de talent ni de bonne volonté. Willy Birgel est un admirable Bothwell. Il a un masque dur et expressif et il rend très « historiquement » son personnage. Mais Maria Heppenhofner gesticule beaucoup trop. Lotte Koch est pleine de flamme. Et il y a quatre jeunes filles ravissantes, les quatre Marie, qui traversent en souriant cette sombre histoire.

G. G.

# SOUPE AUX CANARDS

NOUVELLES DE PARTOUT

— C'est définitivement au mois de mai que sera tourné, au studio de la Victorine, le film de Hédacaire *L'Enfant de Minuit*.

— Le Maréchal Pétain a reçu en audience spéciale M. Raoul Ploquin, directeur du Comité d'Organisation de l'Industrie Cinématographique, qui a exposé la situation du cinéma depuis l'armistice.

— Abel Gance va, paraît-il, réaliser *Capitaine Fracasse* avec Fernand Gravey. Le scénario est de Gance et de Claude Vermorel.

**LES ASSURANCES FRANÇAISES**  
Risques de toute nature  
DIRECTEUR PARTICULIER  
**Maurice BATAILLARD**  
81, rue Paradis, 81 - Marseille  
Tél. : D. 50-93

— M. Raoul Ploquin a frappé Viviane Romance d'une interdiction de tourner pendant trois mois avec retrait pour cette période de la carte professionnelle. Cette mesure a été prise en raison du fait que Viviane Romance avait signé plusieurs contrats à la fois avec des dates de tournage qui se chevauchaient.

## LE XVII<sup>e</sup> CHAMPIONNAT THÉÂTRAL D'ARTISTICA

Ainsi qu'il a coutume de le faire chaque année, notre confrère Artistica organise son XVII<sup>e</sup> Grand Championnat Théâtral, ouvert aux artistes amateurs de tous genres. De très beaux prix et engagements récompenseront les meilleurs Inscriptions et renseignements aux bureaux d'Artistica, 31, Boulevard Longchamp, Marseille.

**CHIRURGIEN-DENTISTE**  
2, Rue de la Darse  
Prix modérés  
Réparations en 3 heures  
Travaux Or, Acier, Vulcanite  
Assurances Sociales

## le quart PESTRIN

(Eau Pétillante)

dans tous les Cafés

**PEINTURE DÉCORATION**  
**ADY**  
THEATRES-APPARTEMENTS-MAIRIES  
STATIONS I.P.A. Rue de la Justice  
BUREAU : 2, Rue Vieux-Lézard  
TÉL. C. 1622 MARSEILLE

— Sacha Guitry, Gaston Baty, Paul Derval, Pierre Berlin et Jean-Louis Vaudoayer viennent d'être nommés membres du Comité d'Organisation des Entreprises de Spectacles.

— A Hollywood, Henri Diamant-Berger tourne *Le tour du monde en 80 jours* de Jules Verne.

— Françoise Rosay a fait sa rentrée à la Radiodiffusion Nationale dans *La Femme X* de Besson. Elle était entourée par Paul Bernard, Jean Toulout, Jean Worms, Jacques Erwin, Gaston Séverin, Hiéronimus, Robert Dalban, etc.

— Gil Roland qui fut un jeune premier du cinéma muet, vient de reparaitre dans une adaptation radiophonique de *Trois mois de Prison* de Charles Vildrac, avec Denise Bosc pour partenaire.

— Au mois d'avril, Roger Richbé va réaliser *Romance à Trois* d'après la pièce de Denys Amiel

## LES PROGRAMMES DE MARSEILLE

(Salles recommandées)

(L'accident de l'usine à gaz qui a immobilisé la plupart des cinémas de Marseille nous empêche, cette semaine de donner les programmes complets. Nous nous en excusons).

ALCAZAR, 42, Cours Belzunce. — *Anges aux figures sales*.  
CAMERA, 112, La Canebière. — *Ptèges*.  
CENTRAL, 90, rue d'Aubagne. — *Compagnons d'infortune*.  
CINEVOG, 36, La Canebière. — *Veillée d'Amour*.  
CLUB, 112, La Canebière. — *Scanaria à Vienne*.  
COMOEDIA. — *Les Filibustiers*.  
LACYDON, 12, Quai du Maréchal-Pétain. — *Tragédie de la Forêt Rouge*.  
MADELEINE, 36, Avenue Maréchal-Foch. — *L'Empreinte du Dieu*.  
MAJESTIC, 53, rue Saint-Ferréol. — *Grandison le Félon*.  
NOAILLES, 39, Rue de l'Arbre. — *Premier rendez-vous*.  
ODDO, Boulevard Oddo. — *Toute une vie*.  
PHOCEAC, 38, La Canebière. — *Madame et son cow-boy*.  
PLAZA, 69, Bd Oddo. — *Flambeau de la Liberté*.  
REGINA, 209, Avenue de la Capelette. — *Prisonnier de Zenda*.  
RIALTO, 31, rue Saint-Ferréol. — *Le Pavillon brûlé*.  
POXY, 32, rue Tapis-Vert. — *La Vallée des Géants*.  
STUDIO, 112, La Canebière. — *Grandison le Félon*.

## Georges GOIFFON et WARET

51, Rue Grignan, MARSEILLE — Tél. D. 27-28 et 38-26  
SPÉCIALISÉS DANS LES CESSIONS DE CINEMAS

Trois et une. Cette production sera interprétée par Fernand Gravey, Simone Renant, Denise Grey et Bernard Blier. Après, Richbé s'attaquera au film *Le chevalier et l'éventail* dont l'action se passe sous Louis XV et dont les vedettes seront Raimu et Arletty.

UN HOMME UTILE



— Voici votre doublure pour les scènes dangereuses.

— Il peut commencer par courir expliquer à ma femme où il était la nuit dernière !..

## UN STUDIO POUR LES JEUNES

Le Centre Artistique et Technique des Jeunes du Cinéma vient d'ouvrir, sous l'égide du Secrétariat d'Etat à l'Education Nationale et à la Jeunesse, un *Studio des Jeunes du Cinéma*, 22, avenue Georges-Clemenceau à Nice. Le programme du studio dont le but est de préparer pour l'écran de jeunes acteurs qui semblent doués, comporte des cours de diction et de pose de voix, des cours d'art dramatique et de jeu cinématographique, des cours de littérature, des essais photographiques et cinématographiques.

Les élèves paieront en principe une cotisation de 150 francs par mois, mais le Studio accueillera gratuitement des sujets particulièrement doués et qui ne seraient pas en mesure de verser cette somme. On envisage également la création de plusieurs bourses d'études. Les jeunes comédiens de l'écran formés par le Studio joueront dans les films réalisés par le C.A.T.J.C. et seront présentés aux autres réalisateurs au cours d'auditions publiques et de projections.

# OU EN EST LA PRODUCTION SUISSE ?

Dans le premier numéro de la *Revue de l'Ecran* qui a été vendu en Suisse, nous avons donné un aperçu de l'activité cinématographique dans ce pays. Depuis nous avons eu l'occasion de parler à diverses reprises des films tournés durant cette année.

Depuis un an le cinéma suisse est entré dans une phase nouvelle : ce que nous avions esquissé comme pouvant donner de bons résultats, « Le futur Studio de Montreux » est en train de devenir une réalité. Quelques acteurs et metteurs en scènes français sont venus tourner en Suisse, la collaboration franco-suisse sur le plan cinéma est en pleine formation. Toute la production suisse enfin sort de plus en plus de films et à un rythme assez régulier. De plus, les films suisses commencent à se vendre à l'étranger comme le prouvent les ventes en Hongrie et en Suède.

Au point de vue quantitatif, sinon commercial les résultats sont donc satisfaisants. En est-il de même au point de vue de la qualité. C'est à dire si l'on envisage la

question uniquement sous l'angle artistique ? C'est à cette question que nous allons essayer de répondre ici.

Du seul point de vue de la technique, il faut dire que de grands efforts ont été faits et que l'on a enregistré d'énormes progrès. Si l'on compare les films réalisés il y a un peu plus d'un an avec les derniers que nous avons vus, on mesure tout le chemin parcouru depuis lors. Les prises de vues sont dans l'ensemble excellentes prouvant que le matériel et les techniciens sont à la hauteur. Nous pouvons dire la même chose du son car nous admettons que là où il est encore mauvais, cela est plutôt dû à un accident qu'à un manque de savoir-faire.

Mais si nous serrons la question d'un peu plus près, nous verrons que les résultats sont beaucoup moins brillants. Sujets, scénarios, mise en scène, n'ont, à part les *Missbrauchte Liebesbriefe*, jamais dépassé la moyenne pour ne pas dire plus. Mais nous croyons que la faute incombe moins aux scénaristes metteurs en scènes etc... qu'au public et

dans une proportion moindre au producteur. En parlant du cinéma suisse, il ne faut jamais perdre de vue une chose : Le producteur suisse, en choisissant un sujet, un scénario, un metteur en scène, et en risquant dans l'affaire un capital important ne peut jamais compter fermement qu'avec le marché suisse; la vente d'un film suisse à l'étranger reste malgré les résultats acquis récemment problématique. Limité au marché intérieur, un film suisse, pour qu'il soit une bonne affaire ou même une affaire tout court, pour le producteur, doit toucher un maximum de spectateurs et partant, son succès doit être assuré dans les grandes salles, aussi bien que dans les salles populaires. Cela nous a valu jusqu'à présent des films comme *Dilemma*, *Menschlein Mathias*, *Marguerite et les Soldats*, *Gilberte de Courgenay* etc... etc... Tant que le public ne sera pas dégoûté de ce genre de films, il n'y a aucune raison pour que cela s'arrête là.

(à suivre)

Serge LANG.



Parlant de Victor Boucher, *Le Petit Provençal* écrit :

Nous avons tous présents à la mémoire des noms de films — qui furent ceux de héros — *L'Amant de Mme Vidal*, de Louis Verneuil, avec Elvire Popesco; *Les Nouveaux Messieurs*, *Fleur des Pois*, *Le Sexe Faible*, *Fric-Frac*, *Bichon*, *L'Habit Vert* et *Les Vignes du Seigneur*, etc.

A part que *La Fleur des pois* n'a jamais été porté à l'écran, et que si *Les Nouveaux Messieurs* (en muet) et *Fric-Frac* le furent, Victor Boucher ne s'y trouvait pas, l'énumération du *Petit Provençal* est exacte.

Toujours à propos de Victor Boucher, nous lisons dans *Artistica* :

Au cinéma, on le vit notamment dans *La douceur d'aimer*, avec Marie Glory et Simone Cerdan...

Ici, on a tout simplement réuni les éléments de trois films en un seul. Remplissons les intervalles : *La douceur d'aimer*, avec Renée Devillers et Simone Bourday ; *Les Vignes du Seigneur*, avec Si-

monne Cerdan ; *Votre sourire*, avec Marie Glory.

A part ça... (voir plus haut).

◉  
Filmazine affirme : Jimmy Gaillard est bien à Paris en ce moment et il vient de tourner dans *Montmartre-sur-Seine*.

Erreur, car Jimmy Gaillard n'a jamais tourné ce film. Par contre, il a joué dans *Chèque au Porteur* de la même société que le film d'Edith Piaf.

◉  
En annonçant la mort de Nicolas Rimsky, notre confrère corporatif *Le Film* cite ses principaux succès. A la première place nous trouvons 600.000 francs par mois qui fut un grand succès de... Nicolas Kollne.

◉  
Dans un grand quotidien, Roger Vercei, auteur de *Remarques*, commence un article par ces paroles : « Quand le cinéma naquit à la vie publique et cela date de vingt cinq ans... »

Qu'en pense Louis Lumière qui donna la première représentation cinématographique en 1896 ?...

◉  
Notre rubrique « Le Doigt dans l'oeil » empêche de dormir pas mal de nos confrères. Ils ont tort ! L'Argus de la Presse nous apporte une coupure de *Ciné-Suisse* dans lequel Emil Grêt écrit :

« Tout le long d'une rubrique froidement intitulée : *Le doigt dans l'oeil*, *La Revue de l'Ecran*, à Marseille, étale complaisamment, et sans indulgence, les quelques

erreurs commises par certains confrères mal inspirés, mal informés ou simplement étourdis. La leçon est sévère, mais juste. Seulement voilà : cette même *Revue de l'Ecran*, infatigable et doctorale, évoque d'autre part *La Couronne de Fer*, avec... Primo Carnera. Or, j'ai vu *La Couronne de Fer* (film italien d'Alessandro Blasetti) il n'y a guère plus d'un mois, à Lugano. Œuvre pittoresque, sans doute, et mouvementée, mais on y chercherait en vain la carrure impressionnante, et la musculature légendaire du célèbre boxeur transalpin. Selon quoi, chers amis de la Canebrière, il faut savoir quelquefois fermer les yeux, confraternellement, sur les fautes d'autrui. Car « errare humanum est ». Et vous n'échappez pas à la règle commune. »



*La Revue de l'Ecran* n'a nullement la prétention d'être « doctorale et infatigable » ni « d'échapper à la règle commune », mais si on veut nous attraper, qu'on le fasse au moins adroitement ! Nous avons en effet pu-

blié la photo ci-jointe avec la légende suivante :

« Primo Carnera, l'ex-champion de boxe, dans un rôle assez inattendu : celui d'un chevalier dans le film *La Couronne de Fer* ». Précisons que cette photo est extraite d'une publication spécialisée italienne qui l'avait insérée avec la légende suivante : « Satia Benni e Primo Carnera durante una pausa di lavorazione del film *La Corona di Ferro* ».

Où bien donc le rôle du boxeur a été coupé avant la présentation du film ou bien M. Emil Grêt a dormi pendant la projection. De toute façon, *La Revue de l'Ecran* n'avait pas tort..

L'abondance des matières nous oblige à reporter à la semaine prochaine la rubrique « Avec nos Lecteurs ».

## MONACO - MONTE CARLO

Climat incomparable.  
Tourisme, Arts, Sports  
**50 HOTELS ET PENSIONS**  
Toute la gamme des Prix  
Renseignements :  
Office National du Tourisme et  
de la Propagande, Monte-Carlo

La plus importante  
Organisation Typographique  
du Sud - Est  
**MISTRAL**  
Imprimeur à CAVAILLON  
Téléphone 20.

Le Gérant : A. DE MABINI  
Impr. MISTRAL - CAVAILLON